

Francis Marcoin

**Deux collègues,
Hector Malot (1830-1907) et
Ferdinand Fabre (1827-1898)¹**

Hector Malot et Ferdinand Fabre apparaissent comme deux auteurs à la fois proches et lointains, selon la façon que l'on a d'envisager la vie littéraire de l'époque. Ils ont non seulement été amis mais classés tous deux comme « naturalistes », ce qui n'est pas sans étonner aujourd'hui : on chercherait vainement leurs noms dans les travaux traitant actuellement de ce courant, du reste de plus en plus limité à Zola lui-même, qui n'a jamais pu faire école autant qu'il le souhaitait.

Ferdinand Fabre est originaire des Cévennes occidentales, ou plutôt du Haut Languedoc (Monts d'Orb et Causses voisins de Bédarieux), qu'il ne cessera d'évoquer dans son œuvre, affectant d'en amplifier un caractère sauvage qu'il identifie notamment avec l'Espinouze, un massif devant son nom aux épines qui le défendent. Bien que devenu Parisien, il sera toujours décrit comme un exilé, malhabile à gérer sa carrière, et même son style sera réputé provincial selon un raisonnement qui tire des conclusions de ses prémices. Multipliant les protestations d'humilité, il collectionnera la moindre allusion à son œuvre, toujours inquiet d'une reconnaissance qui lui avait été accordée par l'Académie française pour son premier roman, *Les Courbezons*, paru en 1862 chez Hachette. À sa mort il était apparemment sur le point de réaliser son vœu le plus cher, celui d'être enfin élu à cette même Académie française. Il fréquentait un grand nombre de littérateurs bien introduits dont beaucoup assistèrent à ses funérailles célébrées en grande pompe, et il ne dédaignait pas non plus, du moins à ses débuts, les milieux nobles, dont était du reste issue son épouse, par ailleurs plutôt désargentée, Hermance de Beauregard. *Les Courbezons* sont dédiés au baron Paul de Richemont, qui fut député et sénateur sous le Second Empire.

¹ Cet article reprend et amplifie le texte d'une conférence donnée à Fontenay le samedi 24 mars 2012 lors de l'assemblée générale annuelle de l'Association des amis d'Hector Malot.

Quant à Hector Malot, Normand avisé, il passe pour avoir rêvé de fonder avec Levallois une « école rouennaise » se réclamant de Flaubert¹, mais il varie beaucoup plus ses sujets et ses ancrages territoriaux. Crédité de la même probité que Fabre, il est réputé pour savoir diriger ses affaires et ne pas s'en cacher, mais aussi pour tenir inflexiblement sa ligne. Il est quant à lui réellement peu porté vers les honneurs (« je ne crois pas que Hector Malot ait jamais songé à l'Académie française », écrit Claretie). Il n'a pas été prononcé de discours à ses funérailles, qui ont été simples.

Tous deux ont été à leurs débuts présentés comme de nouveaux Balzac. On connaît l'article retentissant de Taine, consacré à Hector Malot ; quant à Sainte-Beuve, dans *Le Constitutionnel* du 7 avril 1863, il parla « des vaillants essais, des consciencieuses études de M. Ferdinand Fabre, un fort élève de Balzac ». Ce rapprochement fut assez constant et entretenu par l'auteur lui-même qui entrevit « la possibilité de réaliser un jour une sorte de *Comédie cléricale* »². Fabre, qui a sous-titré *Les Courbezons* « Scènes de la vie cléricale »³ (sous-titre qui disparaîtra dans les éditions postérieures), reste considéré comme le « Balzac des curés », un Balzac qui n'aurait donc dépeint qu'un milieu, même si la première édition du *Chevrier*, en 1867, toujours chez Hachette, est quant à elle sous-titrée « Scènes de la vie rustique ». Fabre ne fut pas sans s'interroger sur cette limite, dans « Mon cas littéraire » : « D'ailleurs, avais-je le choix de mes sujets ? [...] Que Balzac se fût mesuré avec le monstre [Paris], il était de taille à le dompter, et il le dompta ; mais moi ? Je ne sus me défendre d'un bruyant éclat de rire et coup sur coup j'attaquai la pastorale cévenole qui a nom *Julien Savignac* »⁴.

Il se posera une autre question : avait-il raison de « vouloir faire des environs de Navacelle les environs de Mitylène » ? Cette confrontation est bien celle que l'époque ne cesse d'établir, entre le roman contemporain, ancré dans la province, et la littérature antique qui a nourri les Humanités. Ainsi Baudelaire, dans son article sur *Madame Bovary*, écrit en parlant d'Emma, « Disons-le, avouons-le, c'est un César à Carpentras »⁵, faisant écho sans le savoir à Flaubert affirmant, dans une lettre du 25 juin 1853 à Louise Colet : « il n'y a pas en littérature de beau sujet d'art [...] Yvetot vaut Constantinople ».

¹ Voir Jules Claretie, *Le Temps*, 20 juillet 1907.

² « Mon cas littéraire », dans *Mgr Formose et autres récits*, Bibliothèque Charpentier, réédition Lacour, Nîmes, 2000, p. 118.

³ De même que *Monseigneur Formose*, premier état de *L'Abbé Tigrane*. Voir encore le sous-titre de *Mon oncle Célestin, mœurs cléricales*, Charpentier, 1881.

⁴ « Mon cas littéraire », p. 107.

⁵ « Madame Bovary », article paru dans *L'Artiste*, 18 octobre 1857, repris dans *L'Art romantique*.

De son côté, Hector Malot était du côté de la libre pensée, manifestant autant d'indépendance à l'égard de la culture classique que de toute forme de religion, mais tous deux ont la même façon objective de rendre compte de la vie du clergé, laquelle les intéresse bien plus que les questions de doctrine. Dans sa notice sur *La Fille de la comédienne* (dans *Le Roman de mes romans*), Hector Malot rappelle que cet ouvrage fut interdit dans les gares comme *Barnabé* de F. Fabre, parce que ces deux livres décrivent un prêtre peu exemplaire (en fait Barnabé n'est pas un prêtre mais une sorte d'ermite comme on en trouvait dans le Languedoc, chargés d'entretenir des lieux de pèlerinage). On peut aussi rapprocher *Les Courbezons* et *Un curé de province*¹, deux romans qui mettent en scène un prêtre bâtisseur, mais chez Fabre l'abbé Courbezons est une âme pure et folle qui se ruine pour son œuvre, - comme le père de l'auteur, architecte-entrepreneur qui, par zèle et probité, avait perdu beaucoup d'argent dans la canalisation des eaux - , tout le contraire de l'abbé Guillemittes campé par Hector Malot.

Cette question du prêtre bâtisseur, - encore un motif balzacien : voyez *Le Curé de village* -, n'était pas un motif purement littéraire mais passionnait le public en un siècle où la place de ce prêtre devenait incertaine pour une société transformée par les révolutions. Dans une réédition des *Courbezons*, en 1875, Fabre introduira une sorte de préface où il évoque deux discours sur la question, un de Sainte-Beuve, un de Cuvillier-Fleury, à l'occasion de prix de vertu décernés par l'Académie française à des prêtres méritants rapprochés de son abbé Courbezons.

Le trait de Ferdinand Fabre, qui avait été élevé par un brave oncle de curé au presbytère de Camplong, près de Graissessac, puis avait été séminariste, deviendra de plus en plus acerbe à l'égard du clergé, ce qui lui sera reproché : « car avec l'âge les romans de la Comédie Cléricale devinrent plus âpres, ils perdirent le charme et l'indulgente bonté de la jeunesse »².

Cependant, Fabre revint également avec plaisir sur les années de cette jeunesse, avec un de ses derniers romans, *Mon ami Gaffarot*, paru en 1894 dans la *Revue de Paris*. Toute son œuvre est du reste jalonnée de romans qui mettent en scène un jeune garçon qui semble assez proche de l'auteur, que ce soit *Norine*, *Barnabé* ou *Monsieur Jean*. Selon l'auteur lui-même, *Le Chevrier* naquit de son « entêtement à vouloir prolonger

¹ Voir Viviane Alix-Leborgne, « L'image du prêtre dans les romans français entre 1850 et 1914 et le personnage de l'abbé Guillemittes dans *Un curé de Province* », revue *Perrine* en ligne, Association des Amis d'Hector Malot.

² Voir J. Coulouma, *Ferdinand Fabre – Sa vie. Ses œuvres. Récits, Scènes & Paysages de la vallée de l'Orb. Son style*. Béziers : Imprimerie générale Barthe, Soueix, Bourdou & Rue, 1928, p. 11.

cette fête si courte de la jeunesse où l'on n'est convié qu'une fois »¹. Pour lui, comme pour Roland Barthes (que l'on n'attendrait pas sur ce terrain !), « la mémoire de l'enfance est la voie royale par laquelle nous connaissons le mieux un pays. Au fond, il n'est pays que de l'enfance »².

Cet intérêt pour l'enfance pourrait également le rapprocher d'Hector Malot, ce « réaliste » qui se racheta aux yeux des biens pensants en devenant « l'auteur de *Romain Kalbris* ». Certes, leur façon d'appréhender cet âge, auquel ils prêtent tous deux de grandes qualités, est très différente, et Fabre donne avec bonheur dans le roman idyllique avec *Le Chevrier*³, cultivant surtout une sorte d'équivoque avec le genre autobiographique, mais il est également tenté par le roman d'aventures, comme dans ce superbe récit tellurique qu'est *Taillevent*⁴.

Tous deux laissèrent un témoignage sur leur œuvre. Si *Le Roman de mes romans* d'Hector Malot accorde assez peu de place aux considérations personnelles, Ferdinand Fabre reste beaucoup plus dans le ton de la confidence : *Ma vocation* (Lemerre, 1889) relate la crise religieuse qu'il connut au grand séminaire de Montpellier. Dans *Mgr Formose, suivi de plusieurs autres textes inédits*, avec une présentation et des notes de Ferdinand Duviard (Charpentier, 1929), celui-ci, petit-fils de Ferdinand Fabre, a donné le texte de « Mon cas littéraire », rédigé en 1885 et publié de manière incomplète en 1903 sous le titre *Ma jeunesse* par la veuve de l'auteur⁵. Fabre s'y montre à Paris, « dépaycé comme un louveteau de l'Espinouze ou du Larzac », comme un « pauvre passereau errant » assoiffé de connaissances, suivant les cours de Saint-Marc Girardin, de Michelet, et surtout « de l'excellent docteur Michon »⁶, doutant de son talent avant d'abandonner la vie de Bohème pour se donner aux Monts Garrigues ou aux Monts d'Orb et se lancer dans le projet *des Courbezou*. Et s'il fut présenté comme un successeur de Balzac, il se dépeint plutôt lui-même comme un de ces personnages balzaciens se livrant tout entiers aux affres de la création.

Ferdinand Duviard est l'auteur d'une thèse sur son grand-père, publiée en 1926⁷, où il présenta un certain nombre de pages inédites,

¹ « Mon cas littéraire », p. 114.

² « La lumière du sud-ouest », article paru le 10 septembre 1977 dans *L'Humanité*.

³ Ce roman a été réédité en 1992, avec une introduction de Reynald Squadrelli, dans la collection « Terra incognita », Miroirs éditions.

⁴ Ce roman, paru chez Calmann-Lévy en 1895, a été réédité en fac similé comme plusieurs autres par Lacour à Nîmes.

⁵ Ce texte comprend aussi des pages qui forment une première version de *Ma vocation*.

⁶ « Mon cas littéraire », dans *Mgr Formose et autres récits*, Bibliothèque Charpentier, réédition Lacour, Nîmes, 2000, p. 90.

⁷ *Ferdinand Fabre, 1827-1898*, Cahors : Imprimerie A. Bergon, 1926.

tirées de la correspondance et du journal intime. C'est la seule à notre connaissance, cet auteur ayant été relégué dans une sphère régionaliste aujourd'hui dévaluée dans son principe même¹. Pourtant, dès 1918, paraissait aux Etats-Unis un ouvrage de Ray Preston Bowen, Assistant Professor of Romance Languages à l'université de Syracuse, *The Novels of Ferdinand Fabre, including an account of his life and a discussion of his position in literature* (Boston, Richard G. Badger, 1918).

La postérité d'Hector Malot est moins obscure mais sans proportion avec l'importance que cet auteur eut de son vivant. On notera que cette survie littéraire aussi doit beaucoup à une descendante, qui s'emploie encore aujourd'hui à animer une association modeste mais en progression constante, dont l'action a notamment permis de rééditer une partie de l'œuvre.

Fabre et Malot à Fontenay

Il reste, en dehors de toute autre type de considération, que les deux hommes furent voisins à Fontenay, qu'ils furent amis, et qu'ils entretenirent une correspondance, conservée à la Maison des Arts de Bédarieux. *Barnabé* de F. Fabre fut dédié à Hector Malot (« Je dédie ce livre à Hector Malot, en témoignage de mon amitié ») en 1874, et *Cara* d'Hector Malot à Ferdinand Fabre, « mon ami », en 1878.

Dans une lettre de 1873 où apparaît son adresse d'alors, 12 rue d'Arcet dans le 17^e arrondissement, Fabre s'entremet entre Malot et Francisque Sarcey et il s'adresse à Hector Malot en l'appelant « Mon cher monsieur Malot ». On peut suivre la progression de leur intimité puisqu'il écrira « Mon cher ami » en 1874, quand il lui envoie le second volume du *Marquis de Pierrerie*² (il lui a déjà envoyé le premier, publié en 1873). En janvier 1889, il remercie Mme Malot de lui avoir envoyé *Folie d'amour*. Cette correspondance mêle volontiers des questions professionnelles et littéraires avec des propos plus personnels où l'évocation des épouses et des familles revient souvent.

La situation matérielle des deux hommes est loin d'être comparable. Après des débuts brillants, Fabre est abandonné par le succès et mène une existence plutôt modeste, alors que Malot connaît vite une aisance qui lui permet de construire sa belle demeure de Fontenay. Une fois devenu conservateur de la Bibliothèque Mazarine, F. Fabre bénéficiera d'un logement de fonction, d'abord quai de Conti, puis au 1

¹ On trouve à la BnF un *Recueil. Dossiers biographiques Boutillier du Retail. Documentation sur Ferdinand Fabre*, qui contient 30 documents, dont plusieurs textes ou articles portant sur cet auteur.

² Ce marquis de Pierrerie a fondé une Société de secours intellectuel, à laquelle Fabre a consacré un texte.

rue de Seine, un appartement modeste selon Georges Beaume. Cette charge de conservateur est plutôt une sinécure qui lui avait été octroyée en 1883 pour lui permettre de vivre. Dans une vente de l'hôtel Drouot, dont une trace demeure sur Internet, on trouvait une lettre datée du 12 octobre 1893 à en-tête du Palais de l'Institut, adressée par l'administrateur de la Mazarine, Alfred Franklin, au Ministre de l'Instruction Publique [Raymond Poincaré] :

M. Ferdinand Fabre est un homme d'une parfaite honorabilité et un écrivain de grand talent. Il n'en constitue pas moins pour la Mazarine une non valeur dans un personnel à peine suffisant. Vous concilieriez, Monsieur le Ministre, les intérêts de la Bibliothèque et les égards dus à M. Fabre si, lui conservant le logement qu'il occupe à l'Institut, vous vouliez bien remplacer son traitement de conservateur par une indemnité littéraire qui certainement n'aurait jamais été mieux placée.

Dans son ouvrage intitulé *Sur les pas de Ferdinand Fabre* (Auto Edition, 1998), André Galabru évoque les relations difficiles de Fabre avec ce M. Franklin et ne peut cacher le peu d'assiduité de ce dernier, qui démissionne en cette même année 1893. Quand il meurt en 1898, son adresse est toujours au 1, rue de Seine¹, ce qui tendrait à prouver que la recommandation de M. Franklin a été suivie d'effet et que Fabre a conservé ce logement assez austère, malgré l'abandon de ses fonctions. Ses funérailles furent quant à elles plutôt cérémonieuses. Il est enterré au cimetière Montparnasse et non à Fontenay comme Hector Malot. A Fontenay, il n'est que locataire, si l'on suit le propos de Georges Beaume. A-t-il suivi les indications de Malot, ou plutôt celles de son gendre, Ferdinand Duviard, le mari de Valentine Fabre, qui y résidait ?

Dans *Au pays des lettres. Parmi les vivants et les morts* (Nouvelle Librairie nationale, 1922), l'écrivain Georges Beaume (1861-1940) évoque deux rencontres avec Fabre, une fois quai de Conti et l'autre beaucoup plus tard à Fontenay :

Plus de dix ans après, alors que j'avais publié quelques romans dont la couleur ne lui avait pas déplu, il m'invita paternellement à déjeuner chez lui. Dans le bois de Vincennes, il avait loué, non loin de la gare de Fontenay, avenue de la Dame-Blanche, un pavillon modeste et agréable. Un peu plus haut, vers la gare, dans la même avenue, habitait un autre romancier, original et vigoureux, Hector Malot. En passant, je recommande aux écrivains très jeunes et, par conséquent, sauf quelques exceptions, présomptueux, de ne pas dédaigner trop vite l'auteur de *Sans Famille*. Sainte-Beuve l'estimait beaucoup ; Jules Vallès lui avait voué une amitié profonde ; Buloz, le sévère directeur de la *Revue des Deux Mondes*, sollicita de lui un roman que Malot ne consentit pas à lui donner ; Taine lui consacra spontanément, dans les *Débats*, un long article d'éloges.

¹ <http://jeanfrancoisk.free.fr/notegene/auteurs/Auteurs.htm#fabre>

Donc, un jeudi, je me rendis avec empressement chez Ferdinand Fabre. Je connaissais le bois de Vincennes pour m'être promené deux ou trois fois dans les environs de ce vaste polygone qui, pareil à un vaste Sahara, tantôt de poussière, tantôt de boue, le coupe en deux parties égales. Ce jour-là, j'empruntai le tramway du Louvre, que deux lents chevaux traînaient encore. Fabre m'avait indiqué; pour que je pusse me diriger sans erreur vers son pavillon, la longue allée oblique qui depuis le fort file jusqu'à l'avenue de la Dame-Blanche.

En descendant du tramway, je m'engageai sous une voûte de feuillages. Partout, dans les allées, dans les taillis touffus où froufrouaient, au bruit de mes pas, des couples d'oiseaux, c'était un frais recueillement, imprégné des odeurs du terreau et du parfum des fleurs sauvages. De temps à autre, j'entendais le tintement de gaies clochettes : des fournisseurs qui s'arrêtaient à la porte des pavillons. Sur ma droite, et cela me semblait très loin, roulaient sourdement les charrois des routes de Nogent et de Joinville. Je croyais bien que ma promenade ne finirait plus.

Enfin, le grand jour parut, une allée sablée, le long de laquelle s'alignaient les grilles des pavillons, si tranquilles à l'ombre des arbres. Je sonnai au numéro indiqué. Le pavillon de Ferdinand Fabre se présentait quelconque, pourtant agréable en son attitude faussement agreste qu'affectent les maisons coquettes de notre banlieue parisienne. Il y avait un morceau de jardin, trois sapins qui levaient la tête par-dessus le toit et, sur la gauche, un kiosque garni d'une table de bois et de chaises de fer.

Georges Beaume, sur les conseils de Fabre, s'installera lui-même à Fontenay, et il relate bien entendu une visite à Hector Malot (sans doute en 1895, puisqu'il écrit qu'Hector Malot ne paraît pas alors ses 65 ans), décrivant longuement le pavillon de ce dernier :

A travers le gras feuillage des arbres, qu'enveloppait une fine pluie de rayons d'or, on voyait frissonner l'herbe jeune, et tout au bout d'une large prairie, en face du pavillon de Malot, une buée légère effleurait un bosquet de pins compacts, recueillis dans une mauve pénombre. Il avait plu, la veille. La nature paraissait sourire à un printemps nouveau. [...]

Le pavillon de Ferdinand Fabre, ses persiennes à demi closes, sommeillait encore ce matin-là. Le pauvre, ainsi que l'avait appelé Daudet, souffrait sans doute de ses rhumatismes, à moins que sur sa petite table il ne grignotât du papier avec sa mince écriture. Une centaine de pas, et me voici chez Hector Malot. Tout le monde, dans les parages de la Porte-Jaune, connaissait son riche et coquet pavillon. Que de fois j'en avais longé la grille, tendue d'un lierre aussi imperméable qu'un mur... Mais, à travers les barreaux de la petite porte, élégante et grise, je pouvais apercevoir le jardin profond qui, discrètement orné de fleurs, s'en allait dans des flots de verdure, sous de vieux grands arbres.

Il y revient encore à l'occasion de la mort de Ferdinand Fabre, qui « causa un réel chagrin à mon autre voisin du Bois de Vincennes, Hector Malot » :

Je le vis le lendemain des obsèques de notre grand ami dans son joli et confortable pavillon, enveloppé de lierre, égayé de la claire verdure des pelouses et de l'abondant feuillage des arbres. Nous parlâmes, naturellement, du disparu. Posant ses gros bras sur sa petite table de travail, où il n'y avait qu'un pupitre et un encrier, Malot me dit :

— Voyez-vous, il semble qu'une fatalité interdit à certains écrivains de sortir de l'ombre, ou de la pénombre. Ils ont beau, comme l'auteur de *Lucifer* et de *Barnabé*, produire des œuvres longuement méditées, solidement charpentées, pleines d'émotion et d'art, on dirait qu'ils écrivent dans une cave, pour un nombre très restreint de lecteurs, qui sont leurs dévots. Fabre ne deviendra jamais populaire.

De ces évocations, il ressort que Fabre et Malot envisagent la littérature comme un métier, un métier où l'on a une spécialité, où l'on occupe un secteur. Tous deux ont été actifs à la Société des Gens de Lettres, et on les retrouve aux dîners de cette société, dits les « dîners Dentu », du nom de l'éditeur, qui sera en affaires avec eux. Et Malot résume lui-même sa philosophie à Georges Beaume :

Voyez-vous, mon ami, ce qu'il y a de bon dans la vie, c'est de travailler chaque jour, de vivre dans le calme et le bien-être, et oui, qu'est-ce que vous voulez ! c'est de gagner de l'argent.

Malot et Fabre, des romanciers naturalistes ?

Pour finir, il convient de revenir sur cette étiquette de « naturalistes » qui leur fut appliquée. Zola, dans « Les romanciers contemporains » (*Les Romanciers naturalistes, Œuvres complètes*, tome 11, p. 222-4) évoque *L'Abbé Tigrane* de Fabre, dont l'argument, celui de l'ambition d'un prêtre, semble annoncer celui de *La Conquête de Plassans*, mais il lui préfère *Le Curé de Tours* de Balzac, car Fabre ne serait pas de taille à se mesurer avec ce géant, le clergé, et selon lui Balzac en dit plus en quelques pages que Fabre en plusieurs volumes :

Les princes du roman, ceux qui tiennent aujourd'hui la tête, sont MM. Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt et Alphonse Daudet. J'ai parlé longuement d'eux, et je n'ai pas à revenir sur les études que je leur ai consacrées. Ils portent haut et ferme le drapeau du naturalisme, ils continuent Balzac, chacun avec une originalité différente. Après eux, je ne puis guère nommer, parmi les descendants de Balzac, que MM. Hector Malot et Ferdinand Fabre. M. Hector Malot a donné de grandes espérances. Quand il débuta par *Les Victimes d'amour*, vers

1864, on crut à la venue d'un fils direct de Balzac. *Les Victimes d'amour*, publiées dans *Le Constitutionnel*, eurent pour effet immédiat de révolter les abonnés, ce qui est un symptôme excellent en France. Ce fut alors que M. H. Taine se passionna pour M. Hector Malot. Il lui fit un article dans *Les Débats*, qui classa le jeune romancier parmi les écrivains de talent. Malheureusement, après plusieurs autres œuvres, telles qu'*Un beau-frère* et *La Belle madame Donis*, où il y a encore des qualités d'observation précieuses, M. Hector Malot a peu à peu glissé à la production facile. Depuis quelques années, il s'est ainsi mis à bâcler des feuilletons pour le journal *le Siècle*, produisant des romans interminables où tout se délaie, le style, l'observation, la charpente. C'est un écrivain qui se noie.

M. Ferdinand Fabre a également débuté par une œuvre remarquable, *Les Courbezons*, où un prêtre campagnard et son entourage étaient étudiés avec un souci très fin du réel. Depuis cette époque, il a donné un roman d'une valeur plus grande encore, *l'Abbé Tigrane*, qui reste jusqu'à présent son meilleur livre. C'est l'histoire d'un prêtre ambitieux, qui plie tout sous l'effort continu de sa volonté. M. Fabre a la spécialité des études sur le clergé. Il a grandi parmi les prêtres et aujourd'hui, il n'a qu'à évoquer ses souvenirs pour peindre ce monde peu connu, où certaines passions et certains sentiments prennent un développement extraordinaire. L'égoïsme, l'orgueil, le besoin de domination, sont les leviers puissants des passions cléricales. Je dois confesser toutefois que, malgré ses qualités indiscutables, M. Fabre n'a jamais eu que peu de succès. Son chef-d'œuvre, son *Abbé Tigrane*, a atteint péniblement une seconde édition, en plusieurs années. La partie faible du romancier est le style, qui chez lui est lourd et provincial; lorsqu'il a le malheur de s'appliquer, il accouche des comparaisons les plus inattendues, des tournures emphatiques et prudhommesques dont on ne se sert plus que dans les journaux des petites villes reculées. D'autre part, pour expliquer le peu d'empressement du public il est croyable que la spécialité dans laquelle l'écrivain s'est enfermé, ce monde des sacristies, paraît trop noir et trop sévère aux lecteurs. Naturellement, il n'y a là ni femme, ni intrigue amoureuse, ce qui enlève tout l'intérêt passionnel! Enfin, peut-être M. Fabre n'est-il pas de taille à se mesurer avec ce géant, le clergé. Balzac, dans sa nouvelle du *Curé de Tours*, en a plus dit en quelques pages, que M. Fabre en plusieurs volumes. Dernièrement, M. Fabre, tourmenté sans doute par la fécondité de M. Malot, a écrit un long roman en quatre volumes, *La Petite Mère*, qui a paru dans *Le Temps* et qui n'a eu aucun succès. Je crois, pour mon compte, que *l'Abbé Tigrane* restera le chef-d'œuvre du romancier, et qu'il ne fera désormais que délayer cette œuvre.

De son côté, Georges Pellissier, dans *Le Roman littéraire contemporain* (Plon Nourrit, 1902), fait de Ferdinand Fabre un naturaliste, parce que son maître est la nature, mais aussi parce qu'il s'est imposé des exigences :

Il suivit, par exemple, des cours de médecine et fréquenta une clinique, étudiant ainsi les méthodes les plus rigoureuses, pour appliquer aux passions humaines ce que lui-même appelle le diagnostic infallible de la physiologie¹. Or, faire son apprentissage littéraire en s'imposant tout d'abord une forte discipline scientifique, n'est-ce pas là quelque chose de bien naturaliste ? (p. 19)

Naturaliste encore par la manière dont il compose, Fabre ne veut pas une unité trop stricte, une action trop rapide et trop logique. Presque tous ses romans sont copieux, touffus, ont l'allure lente. Ils ne racontent point telle ou telle crise, brève et sèche, ils reproduisent la vie elle-même dans sa suite; et les scènes tragiques y ont aussi leur place, mais la matière en est presque partout faite des choses quotidiennes. Ils abondent en minutieux détails sur les personnages et sur les milieux. Les milieux, presbytère ou ferme, sont associés pour ainsi dire à l'existence des personnages. Et ceux-ci ne s'imposent pas tout d'abord par une définition générale et abstraite de leur caractère, ils ne se « détachent » point sous forme de portraits; on nous les fait connaître peu à peu en décrivant tout le long du livre les moindres circonstances de leur vie, et nous croyons vivre avec eux.

Ferdinand Fabre, comme Guy de Maupassant ferait donc partie des « naturalistes d'instinct », qui n'appartiennent pas à l'école naturaliste, et il faut « distinguer du naturalisme d'école, celui qui, sans parti pris et sans système, se met en face des choses pour les rendre sincèrement » (p. 25).

Dans un discours évoqué plus haut, Cuvillier-Fleury évoque *Les Courbezou*, « roman, si l'on veut, mais vrai sans réalisme et touchant par sa simplicité même »². Ici, le recours au vocable « réalisme » sent son époque car pour l'académicien, il renvoie encore à ce qu'il considérerait comme une prédilection pour le sale et le vulgaire, reproche qui fut constamment adressé à Hector Malot. Curieusement, d'aucuns parleront volontiers du Naturalisme de Ferdinand Fabre, dont l'œuvre, « transcendée par une sorte de convulsion », est déjà hantée par la « bête humaine »³. Le personnage de Pancol, ce sanglier qui renvoie à la sauvagerie primitive, pourrait aussi nous faire penser à l'imagination

¹ Ferdinand Fabre suivit assidûment la clinique du docteur Baillarger, spécialiste des maladies mentales, le dimanche à La Salpêtrière.

² Nous lisons ce propos dans la « préface » ajoutée par F. Fabre aux *Courbezou*, Bibliothèque Charpentier, réédition de 1910, édition en fac similé Lacour, 2001, p. IX.

³ « *Les Courbezou*. Le premier roman de Ferdinand Fabre », texte non signé, ouvrant l'édition en fac similé signalée dans la note précédente.

régressive qui marque certains romans d'aujourd'hui, comme *La Grande Beune* de Pierre Michon ou *Le Renard dans le nom* de Richard Millet¹.

Ce retour en arrière nous permet du moins de découvrir l'évolution non seulement des jugements de valeur mais aussi des modes de classement : toute une partie du XIXe siècle vit dans l'obsession d'un réalisme littéraire soit recherché soit refusé, qui pose des questions de métier (comment atteindre ce réalisme) mais aussi des questions fondamentales quant à la qualification même de la démarche littéraire, et plus singulièrement de l'entreprise romanesque, toujours soupçonnée de manquer le réel ou de s'y complaire.

¹ Voir notre article, « Renard cosmique, universel et enfantin », *Cahiers Robinson* n°16 : *Renart de male escole*, Université d'Artois, Arras, 2004. Notons que ces noms apparaissent dans le corpus indicatif de l'appel à projet d'un colloque prévu à Paris en novembre 2012, *Le roman rustique animalier : héritages et métamorphoses*.